

## Le berceau spatial

© Jean-Louis Le Breton 1981

Doucement et silencieusement, Eliane Schumann quitte son siège et se dirige vers l'arrière du vaisseau où se trouvent les cabines. L'EXODE dérive lentement dans le vide comme un oiseau entre les étoiles. Eliane traverse les longues coursives faiblement éclairées d'un pas indolent. Elle s'arrête devant la porte de sa fille Sarah. C'est une jeune femme à la peau mate et dont les yeux d'un noir de jais sont profondément expressifs. Elle s'étire quand Eliane pousse le battant et regarde sa mère avec une moue ennuyée.

- Peux-tu m'expliquer pourquoi tu n'as pas mis le pied hors de cette cabine depuis des heures ? demande Eliane.

Sarah pose son livre et soupire.

- Maman, quand m'expliqueras-tu enfin ce que c'est qu'un juif, et pourquoi je porte un prénom juif ?

Eliane vient s'asseoir près de sa fille.

- C'est encore cela qui te travaille, murmure-t-elle.

Elle regarde ce corps mince et fragile avec patience. Cette enfant conçue dans la captivité et née dans l'espace.

Sarah ne connaît du monde que sa mère, et ce vaisseau qui dérive depuis des années. Seize ans exactement. Elle ne connaît du monde que ce qu'en disent les livres et les mémoires stockées dans l'ordinateur de bord.

- Si tu n'étais pas là, reprend Eliane, jamais je n'aurais trouvé le courage de tenir seule. C'est ta présence qui m'a fait vivre à bord de cet enfer. Le long de ces heures et de ces heures passées, j'ai cru devenir folle cent fois. Surtout les premiers temps. J'aurais voulu mourir, mais tu n'étais qu'une enfant. Un petit bébé irresponsable. Et ces longs mois de captivité sur Terre me paraissaient presque légers en comparaison de la solitude à bord de l'Exode.
- Mais, maman, pourquoi t'être sauvée?
- Pour comprendre, il faudrait que tu connaisses les hommes. Savoir à quel point ils sont capables de faire souffrir. Ce qu'on appelle la cruauté...

Sarah a un geste d'impatience.

- Tout ce que j'ai lu dans ces livres n'est que l'apologie de la civilisation humaine. Je ne connais ni mon père, ni aucun homme. Je sais tout de ce vaisseau. J'y ai grandi et j'ai appris ce qu'il m'était possible de savoir avec les moyens du bord. Mais mes questions reviennent toujours, et tu n'y réponds pas. Maman, tu es le seul être avec qui je puisse parler pour reconstituer les bribes de ce passé. Savoir qui je suis et ce que je dois faire.
- Sarah, dit-elle, j'ai souffert sur cette Terre et je ne veux pas que tu sois malheureuse. Il y a tout ce qu'il faut à bord de l'Exode pour vivre calmement. Je sais qu'un jour tu comprendras l'utilité de ces années de solitude.

Eliane passe une main dans ses cheveux qui retombent en boucles lourdes. Bien sûr, il existe un fossé d'incompréhension entre les deux femmes. La réalité du vécu. Sarah, elle, est innocente. On ne peut lui reprocher ce que des générations d'humains ont infligé à leurs semblables. Elle est comme une fleur éclose en milieu stérile. Une enfant qui n'a jamais eu du monde qu'une image virtuelle: celle que sa mère lui concède en la laissant questionner l'ordinateur.

Mais du passé d'Eliane, Sarah ignore tout. Sinon qu'elle a beaucoup souffert, et qu'elle était enceinte lorsqu'elle s'est enfuie à bord de cet immense vaisseau qu'est l'Exode. De quelle race peuvent donc être les hommes qui l'ont condamnée à cet exil? A cette errance solitaire parmi les étoiles. Et quel peut être l'espoir de connaître un monde meilleur, une planète sans souffrances, un havre de paix ? Sarah est SON enfant. La raison qui la maintient

en vie et qui la pousse à se dominer. A ne pas se négliger. A s'imposer une discipline de vie. A éviter le laisser aller, ce qu'elle redoute par dessus tout. Elle se sent entièrement responsable de sa fille et du vaisseau. Il faut entretenir cet éco-système artificiel pour que Sarah grandisse sans trop de problèmes.

Pourtant elle sait que tôt ou tard les carences affectives et l'instinct grégaire l'amèneront à entrer en conflit avec sa fille. Pour des raisons évidentes de socialisation. Et parce que Sarah réclame le droit de savoir, le droit de pouvoir elle aussi intervenir sur son destin. En toute indépendance. Et ces instants arrivent.

Mais Eliane s'est jurée de ne jamais raconter à Sarah les atrocités d'un passé avec lequel elle a rompu totalement. Et qui reste enraciné dans tout son être comme une maladie incurable. Expliquer à Sarah ce qu'était une religion et pourquoi elle a rejeté toutes les religions. Lui expliquer enfin ce qu'était l'Homme, et les raisons pour lesquelles elle ne croit plus en lui.

Que lui reste-t-il, sinon l'amour de sa fille ? Et cette furieuse ténacité pour découvrir un monde différent. Une chance pourtant infime en regard de l'immensité stellaire. Seize ans de navigation spatiale, et l'Exode n'a pas croisé une seule planète. Des étoiles, toujours des étoiles, loin très loin. C'est un spectacle dont on ne se lasse pas, et que les deux femmes ont appris à goûter avec une calme philosophie. Un attentisme silencieux. Peut-être même une communion d'esprit.

Sarah porte un prénom juif pour rappeler à Eliane qu'un peuple a souffert; qu'elle-même a souffert. Peut-on expliquer à Sarah qu'elle est le souvenir vivant de ces atrocités? Peut-on partager l'acidité brûlante du passé avec cette femme enfant qui n'a connu que le nid douillet de l'Exode? L'immense berceau spatial.

- un jour je mourrai, et sans doute tu seras seule à bord. Je ne veux pas que tu témoignes de ce que tu n'as pas connu. Si la chance t'es donnée de repartir de zéro, ce sera dans l'ignorance de ce qu'ils ont fait. Il faut se méfier des portes du savoir. Réfléchis bien avant de les ouvrir, Sarah.

Comme chaque fois qu'elles discutent de la sorte, Sarah sent une trappe se fermer sous ses pieds. Eliane parle doucement, les yeux légèrement clos. Mais elle évite soigneusement toute réponse directe. Et Sarah ne peut qu'imaginer ce qu'a été le passé de sa mère. Elle y voit des entités monstrueuses et floues. Indescriptibles et terrifiantes. Dangereuses et fascinantes. Car elle sent en elle un vertige attirant. Un besoin viscéral qui l'éveille en sueurs froides. Cette conviction que ce qu'Eliane a vécu, il faudra qu'elle le vive. Elle voit les hommes comme des êtres groupés en colonies immenses dans ces cités de béton que l'ordinateur lui dessine si bien. Vu de haut. Mais à l'intérieur, que peut-il s'y passer? A-t-elle une chance de voir un jour la Terre?

\*\*\*

Des noms allemands sur les pancartes que le train croise depuis ce matin. Eliane transpire. Debout depuis des heures entières, elle est arrivée à se glisser près de la porte du wagon. Scellée par une barre de fer et un cadenas à l'extérieur. Il n'y a pas de fenêtres. Seuls des espaces entre des plaques mal ajustées par lesquels elle aperçoit un paysage désolé et inondé de chaleur.

A l'intérieur du wagon, c'est un entassement indescriptible. Des hommes et des femmes, tous juifs. Plusieurs se sont évanouis. On n'a pas ouvert les portes ni pour boire, ni pour manger, ni pour leurs besoins. Parfois le train freine et s'immobilise. Quelques minutes ou bien de longs moments. Mais il repart toujours. Dans la même direction ou dans un sens opposé. Comme si un conducteur féroce s'ingéniait à rallonger les tourments de ce calvaire.

Eliane se tait, mais autour d'elle, on parle. Des phrases rassurantes ou apeurées. Des "ça

y est, ils vont nous ouvrir", des "il finira bien par s'arrêter!". "Où croyez-vous qu'ils nous emmènent?" La même interrogation angoissée depuis le début du voyage.

- En Allemagne, dans des camps de travail!

Un autre: "Dans les camps d'extermination des juifs! Ils vont tous nous tuer!". Et sa femme "Tais-toi, David, je t'en supplie". Ceux là ont de la chance, ils n'ont pas été séparés. A côté d'Eliane un homme est adossé à la paroi du wagon. Il est plutôt petit, âgé d'une cinquantaine d'années. Il transpire beaucoup et respire avec difficultés. Son teint est livide et sur son front des gouttes de sueur roulent jusque dans ses yeux, lui donnant l'air de pleurer.

- Monsieur!

Il tourne la tête vers elle. Sa poitrine se soulève irrégulièrement sous son gilet déboutonné. Dans la pénombre il distingue mal le visage d'Eliane, pâle et fin.

- Monsieur, vous vous sentez bien?

Il hoche la tête et sort un mouchoir de sa poche pour s'éponger le front. Visiblement rassuré que quelqu'un prenne garde à lui.

- ça va aller, merci

- Vous êtes malade, n'est-ce pas?

Il la considère d'un oeil étonné comme si cette réflexion était le fruit d'une perspicacité curieuse. Puis, comme à regret, il avoue brusquement.

- J'ai le cœur très fatigué. Je ne crois pas que j'irai jusqu'au bout de cet enfer.

Eliane est blême. Quelques minutes de silence s'écoulent qui semblent des heures. Le train cahote régulièrement, et chaque choc douloureux est la cause de plaintes et de gémissements.

- Je crois qu'en nous poussant un peu plus vers la porte nous pourrions nous accroupir, dit-elle.

Autour, on se tasse un peu, et ils parviennent à s'asseoir côte à côte. Sa chemise est imprégnée de sueur. Des cernes profondes et violettes creusent le visage de l'homme. Et ses yeux fatigués expriment à la fois la lassitude et la reconnaissance pour ces quelques centimètres carrés gagnés qui lui permettent de se reposer.

- Je m'appelle Simon, dit-il en approchant son visage de celui d'Eliane. Pardonnez-moi, mais ils ont brisé mes lunettes à la Gestapo. Vous voyez, je suis démuné comme un gosse. Mais de près, je vous vois beaucoup mieux.

- Ne parlez pas trop, répond Eliane posant une main sur l'épaule de Simon, il ne faut pas vous fatiguer.

- Non, proteste-t-il, je suis si content de me confier à quelqu'un. Laissez-moi ce plaisir. Dans quelques heures ou quelques minutes nous serons peut-être séparés. Nous pouvons parler librement puisque nous ne nous connaissons pas.

Et Simon raconte sa vie, longtemps. Eliane l'écoute en silence. Elle comprend à quel point ces instants sont intenses pour lui. Peu à peu, elle songe que ce wagon n'est qu'une immense charrette de condamnés qui roule vers la mort. Et elle prend conscience d'écouter les paroles de Simon comme la dernière confidence avant le bourreau.

Son esprit est au dessus du train qui file dans la campagne comme une lance au travers d'un corps. Elle se sent loin des hommes qui ont mal. Elle est avec eux, mais dans le même temps elle est détachée, presque insensible.

Le visage de Simon s'est détendu. C'est un homme d'une banale laideur. Mais son absence de lunettes donne à son regard une profondeur un peu perdue. Ses propos sont simplement humains.

- Cela ne vous ennue pas que je vous parle de ma femme? demande-t-il.

- Non, bien sûr.

- Esther et moi nous avons été séparés, comme la plupart des couples. Je sais qu'elle est dans ce train, mais j'ai peur de ne plus la revoir...

- Il ne faut pas dire ça, l'interrompt Eliane.
- Non, je sais ce que je dis. Ils sont très durs, croyez-moi. Sur le quai d'embarquement je les ai vus arracher des gosses à leurs mères. Esther sait que je risque une attaque à tout moment, et elle ne doit plus vivre.

Il baisse la tête comme si ses épaules refusaient de la porter. Eliane voit un homme de l'âge de son père pleurer. Des années de guerre, des années de malheur. Le grincement sinistre des freins, et le train s'arrête.

\*\*\*

C'est la régularité du signal radio qui attire l'attention de Sarah. Eliane l'a également remarqué.

- Il est trop tôt pour se lancer dans des hypothèses. Et ce n'est pas la première fois que nous risquons d'être déçues!

Malgré son calme apparent et à chaque fois que ce genre d'incident se produit, Eliane doit se faire violence pour masquer son émotion. Les sources radios ne manquent pas dans l'espace. Et les pulsars peuvent tout aussi bien passer pour un signe d'intelligence ou pour une balise spatiale. Mais seize années de dérive et de déceptions ont forgé le caractère des deux femmes. Leurs attitudes sont souvent lascives, comme des corps tournant au ralenti. Calmes et patientes.

En elles-mêmes, l'émotivité n'est pourtant pas émoussée. Sarah, plus jeune, le cache moins bien. Et son brûlant désir d'ouverture vers l'extérieur s'enflamme en ces circonstances. En réalité et la plupart du temps, ce ne sont que des appels perdus, répétés à l'infini et dont l'écho s'échoue faiblement sur les radars de l'Exode. Mais si minces et inaudibles qu'on les imagine ténus et fragiles comme des fils d'araignée. Puis le silence noie à nouveau l'espace, et le vaisseau continue sa dérive majestueuse, insensible au temps.

Le haut-parleur grésille et des cascades de bips plus ou moins longs et intenses en jaillissent régulièrement. Eliane observe le profil de Sarah. Le front légèrement bombé. Les cils longs et recourbés. La découpe gracieuse du menton. Un jour, la civilisation s'emparera de sa fille.

Et cette idée lui est insupportable.

Des myriades de lignes vertes s'alignent sur l'écran de l'ordinateur. Données codées. A première vue, un amas de chiffres aussi peu signifiant qu'une page d'écriture vue de loin. Sarah enfonce quelques touches du clavier, et d'autres données défilent devant les yeux des deux femmes silencieuses. La machine analyse, décortique, et bâtit ses propres hypothèses. La conclusion est qu'il s'agit là d'un signal logique.

- Il va falloir attendre un moment avant d'en savoir plus.

Sarah ne dit rien. Elle lit et relit les conclusions de l'ordinateur. Il y a là de quoi faire basculer son monde vers une réalité nouvelle.

- Ne t'emballe pas trop vite, ma fille.

Eliane appréhende ce moment plus que tout autre. Elle y voit une alternative: le signal est de provenance extraterrestre ou bien humaine. Dans le second cas, elle ne peut que redouter le contact avec cette civilisation qu'elle a fuie. L'espoir peut-il subsister que le monde ait changé?

Dans l'autre cas, l'aventure est largement ouverte, avec ses dangers et ses chances. Attendre. Mais l'attente est de courte durée. Car une voix grésille soudain dans les hauts-parleurs. Nette et lointaine. (synthétique?). La première voix étrangère qui parvient aux oreilles de Sarah: "VOUS ENTREZ DANS UNE ZONE DE NAVIGATION COMMERCIALE. ENUMEREZ VOS MATRICULES ET COORDONNEES S'IL VOUS PLAIT."

\*\*\*

La cour est en terre battue. Parsemée de flaques de boue. La glaise colle aux godillots percés. Le ciel écrase le camp de sa lumière blanche. Les miradors quadrillent cet univers clos. Le camp est grand. Très grand. Et même si on ne les voit pas, toutes les routes mènent aux barbelés.

L'alignement régulier des baraques longues et plates accentue la triste monotonie du paysage. Existe-t-il un paysage? Non. Rien alentour qui puisse symboliser la liberté ou la nature. Pas de flanc de colline avec des arbres. Que des bâtiments sombres, des hangars, des lignes électriques et des voies ferrées. Pas une direction qui donne l'envie d'aller mourir là bas.

Eliane essuie sa main décharnée contre le tissu grossier de son uniforme rayé. Un uniforme? Plutôt une loque trop large, comme un pyjama de malade. Elle frotte un instant son crâne rasé que le froid rend douloureux. Puis les cris reprennent. Incompréhensibles. Elle ne connaît pas l'allemand mais elle sait qu'il faut respecter l'ordre et se mettre dans le rang immédiatement. Une vision d'apocalypse que ces corps épuisés et squelettiques. "Ils ressemblent plus à des épouvantails qu'à des hommes" songe-t-elle. Elle même n'ose pas chercher son reflet dans le regard apeuré de ses voisins. Elle baisse les yeux le plus souvent pour éviter d'accrocher encore de la misère à son décor.

Les soldats parlent fort. Comme ceux qui l'ont arrêtée jadis. Il y a si longtemps. Le bonheur de son existence passée n'est plus qu'un rêve si petit qu'il pourrait s'éteindre à tout moment. Le présent, la réalité ont dévoré tout ses souvenirs. Au stade ultime elle se retrouve seule dans le froid. Diminuée physiquement. Humiliée. Simon est mort. Il n'a pas connu l'horreur du camp. Il n'a pas vu ce qu'elle voit.

Les soldats ont formé un demi cercle. Ils ont jeté quelques croûtons de pain à terre. Deux femmes le torse nu se battent pour manger, et pour le plaisir des nazis qui rient et les excitent. Les chiens aboient, et c'est le même langage. Celui de la violence. La bataille est molle car les femmes maigres et épuisées sont faibles.

A celles là, on a laissé les cheveux longs pour qu'elles puissent mieux s'agripper. Mais à chaque empoignade, ce sont des bouts de filasse qui leur restent entre les doigts. Elles se sont griffées et des éraflures strient leurs seins plats et desséchés. L'une tombe à terre et l'autre hésite. Elle regarde alternativement le pain sec dans la boue et les visages des soldats qui continuent de crier. Mais comme elle s'approche pour ramasser les quelques croûtons épars, ils la repoussent dans le cercle. Elle tourne autour de l'autre, toujours à terre et immobile. Et enfin elle la frappe du pied. Des coups violents dans la figure, car elle sait qu'ils attendent la mort. Le nez éclaté, l'autre ne réagit plus depuis longtemps. Mais elle frappe encore et encore, et les hommes sifflent de satisfaction.

Elle ramasse son pain à quatre pattes et se sauve vers un baraquement. Les soldats lâchent alors leurs chiens qui la rejoignent en quelques bonds sauvages. La suite est un carnage dont les échos parviennent aux oreilles d'Eliane. Son ventre se noue, mais elle n'a rien à vomir. On ne s'habitue pas à l'horreur. Et elle ne parvient pas non plus à en mourir.

Après la soupe de midi, un infâme bouillon, un officier passe dans le bâtiment des filles "saines". Celles qui n'ont pas de maladies vénériennes. Tous les jours, il en désigne cinq au hasard. On les mène à la douche. Elles ont droit à un morceau de savon. Mais l'eau est froide.

Puis, on les habille. En putains pour le plaisir des hommes. Eliane est assise à côté des autres. Qu'elle ne regarde pas. A qui elle ne parle pas. Elle n'a plus rien à dire.

On les répartit dans cinq chambres propres et froides. Un lit à deux places en fer. Une chaise, une cuvette et un broc. Elle s'assoit sur la couverture. Elle sait que l'après midi va être longue quand le premier soldat entre avec un large sourire.

Le défilé va durer jusqu'au soir.

A nouveau on lui enlève son déguisement. Sa perruque de fausse blonde. Elle rend la lingerie noire et repasse à la douche. Le médecin du camp les examine. Une humiliation supplémentaire.

Pour retourner au dortoir, il faut passer près de la fosse commune, toujours ouverte, où l'on jette cadavres et chaux vive. Le charnier.

Lorsqu'elle s'éveille ce matin là, Eliane se sent douloureuse et acide. Une nausée monte en elle comme un mal de mer. Elle passe une main sur son ventre, mais déjà elle sait qu'elle ne peut pas se tromper et qu'elle est enceinte.

\*\*\*

La discussion avec Sarah dure depuis un long moment.

- Il est hors de question de descendre sur cette planète avant d'en savoir plus!
- Mais maman, puisque ce sont des hommes et qu'ils sont prêts à nous recevoir...
- Tu ne les connais pas. Ils sont capables du pire! On ne peut pas leur faire confiance.

Eliane se bat avec Sarah. Mais elle sent profondément qu'elle n'aura pas gain de cause. Comment empêcher sa fille de sortir ? Quelle justification ? Peut-elle la retenir par la force ? Cela ne durera qu'un temps.

- Sarah, je t'en prie, sois patiente. Nous avons attendu des mois ce moment. Quelques jours de précautions ne sont pas inutiles. A bord de l'Exode nous ne risquons rien. Mais une fois dehors...je ne veux pas que tu le regrettes... ma petite fille...
- Maman, tu sais parfaitement que cela ne changera rien. Dix jours ou dix minutes. Il faudra bien que le contact se fasse. Je sortirai, je les verrai, je parlerai avec eux. Comprends-tu ce que cela signifie pour moi? Je vais enfin voir la VIE, les HOMMES, le MONDE!

L'émotion de Sarah est si intense qu'elle s'agite en tous sens. Elle semble portée par une énergie vitale que rien ni personne ne peut endiguer. Eliane tente, mais en vain, de lutter encore pour la convaincre de rester à bord. Sarah est si farouchement déterminée ! La planète superbe et bleutée crève l'espace de sa lumière. Fascinante comme une plante carnivore. Les deux femmes ne peuvent détacher leurs yeux de ce spectacle. L'Exode plane doucement sur une large orbite.

Sarah grimpe dans la petite nef fragile qui va quitter le vaisseau. Une fois à l'intérieur, elle coupe le cordon radio qui la relie encore à sa mère. Puis elle amorce une ellipse pour plonger dans l'atmosphère de la planète. En instant les hublots s'embrasent d'un rouge incandescent. Du feu, ou bien du sang?

\*\*\*

D'un coup de pied, le soldat nazi fait voler la porte en éclats. Eliane est allongée sur le carrelage blanc dans une mare de sang rouge. Son uniforme est maculé de caillots. Elle serre dans ses bras le fœtus d'une petite fille. Morte. Et toutes les peines du monde craquent sur ses épaules fragiles. Elle pleure encore doucement en parlant à son bébé: "Sarah, je ne voulais pas que tu naisses..."

Mais voilà la réalité. La planète bleue est un enfer limité par des barbelés. Le temps lui-même y est prisonnier. La nuit, les miradors balaient l'univers de leur pinceaux de lumière

glacée. Rêve schizophrénique ou rêve de liberté ? Il est trop tard, et la tombe de Sarah  
pourra dans l'ombre des croix gammées.